

Éloge de Jean Loygue

M Malafosse

Mots clés

- ◆ Jean Loygue
- ◆ Chirurgie digestive
- ◆ Centre de chirurgie digestive de l'Hôpital

Keywords

- ◆ Jean Loygue
- ◆ Digestive surgery
- ◆ Centre de chirurgie digestive de l'Hôpital Saint-Antoine

Résumé

Jean Loygue est mort le 14 novembre 2009. Avec lui, a disparu l'une des personnalités majeures de la chirurgie et de l'Université médicale de notre pays. Il me revient, au nom de l'Académie nationale de chirurgie dont il fut président, le privilège d'honorer sa mémoire.

Abstract

Jean Loygue died on November 14th, 2009. With him, disappeared one of the major personalities of the surgery and the medical University of France. He returns to me, in the name of the *Académie nationale de chirurgie* of which he was a president, the privilege to honor his memory.

Jean Loygue naquit à Paris en 1917. Il avait, par son père, des racines quercinoises, dans le Lot, précisément à Cahors. Cet ancrage premier rend compte de l'origine de son nom : Loygue est dérivé de « l'aygue » (prononcez « l'aïgue »), l'eau en patois de la région. Au cours d'une promenade à la recherche de ses origines géographiques, Laurent, fils de Pierre le frère aîné de Jean Loygue, a trouvé dans une traverse entre le château de Bonaguil et Cahors, un modeste « hameau des Loygues », authentifiant leur terre d'origine. Toutefois, Jean naquit à Paris dans le 7^{ème} arrondissement, lieu de résidence de la famille de sa mère, issue d'une lignée de magistrats. Le père de Jean, d'abord médecin des Armées, revint à la vie civile après la Première Guerre. Il ouvrit un cabinet de pneumologie à Amiens où, surtout, lui fut confiée, par les autorités civiles, la mise en route de l'École de médecine. Ainsi l'enfance et l'adolescence de Jean se passèrent en terre picarde. Après le baccalauréat, il gagna Paris, décision prise d'entreprendre des études de médecine. On peut penser, sans toutefois pouvoir l'affirmer, que son atavisme ne fut pas étranger à ce choix.

C'est, sur les bancs de la Faculté, comme on dit, qu'il va connaître, au début de la Deuxième Guerre, Annie Bernard, destinée à devenir plus tard médecin biologiste. Ils se marient le 25 octobre 1941, à Saint-François Xavier, église de Paris que, bien plus tard, ils seront amenés de nouveau à connaître, dans des circonstances moins heureuses.

Ses débuts

Internat et assistantat

On fera commencer la relation de la carrière de Jean Loygue à son passage du concours de l'internat des hôpitaux de Paris, en 1942. Il est nommé dès la première tentative et fait le choix de devenir chirurgien. Il va, successivement, être l'interne de Messieurs Sorel, Charrier, Quenu, Moulouquet, Mondor et Petit-Dutaillis. Chez Sorel, chirurgien pédiatre de l'hôpital Trousseau, son collègue est Paul Malvy : ils deviendront tous deux plus tard doyen de leur Faculté respective et président de l'Académie de chirurgie ; surtout naîtra de cette rencontre une amitié de toute la vie.

Mais c'est ensuite à l'hôpital Bichat qu'a lieu pour Jean Loygue la rencontre décisive : il tombe sous le charme de Jean Charrier. Il a raconté lui-même qu'il fut d'emblée séduit par l'homme, la rigueur et la minutie de sa technique opératoire qu'il disait être magnifique. L'osmose s'opère entre le maître immédiatement admiré et l'élève immédiatement remarqué. Jean Loygue reste un an à Bichat, année déterminante pour l'orientation de sa carrière vers la chirurgie digestive et le chirurgicat des hôpitaux.

En mai 1944, il va un an aussi chez Jean Quenu à l'hôpital Cochin. Cette année est quelque peu écourtée : la période, on se le rappelle, est particulière ; la Deuxième Guerre se

Correspondance :

Email : mmalaf@club-internet.fr

déroule à présent sur le sol français dont la libération est en cours. Comme nombre d'autres, Jean Loygue y participe. Engagé volontaire, le voici affecté à une Ambulance chirurgicale, au côté notamment de ses collègues et amis Maurice Tiret et Raymond Vilain. Au terme de cette période, le lieutenant Jean Loygue est décoré de la Croix de Guerre, première de ses distinctions notoires, et va réintégrer l'internat chez Pierre Moulouquet alors encore à l'hôpital Tenon ; puis viendront Henri Mondor, passage obligatoire à la Salpêtrière, et Daniel Petit-Dutaillis encore à Bichat.

Il remporte, en 1946, le concours de la Médaille d'Or de l'internat. Ensuite, son ascension dans la hiérarchie hospitalière se déroule avec régularité : assistant des hôpitaux en 1947 et chirurgien des hôpitaux en 1952. Il reste l'adjoint de Pierre Moulouquet à la Salpêtrière jusqu'en 1961.

Première chefferie de service

« *Le hasard nous a réunis* » m'avait-il dit un jour. Rien n'est plus exact. C'était en 1961. Je commençais mon premier semestre d'internat à l'hôpital Broussais, chez Paul Banzet dont le décès brutal et prématuré priva ses trois internes de leur patron. La promotion à la chefferie de service de Jean Loygue, prévue pour l'année suivante, fut avancée de un an. Avec élégance, il « recueillit » les trois internes orphelins de Paul Banzet. Ce premier service était à l'hôpital Rothschild, établissement jouxtant le Couvent des Sœurs de Picpus et le petit cimetière, dernière demeure de La Fayette. C'était un hôpital pavillonnaire « à taille humaine », agrémenté d'un grand jardin bien arboré et joliment fleuri dès chaque printemps. Le service occupait les rez-de-chaussée et premier étage des pavillons 4 et 5, que réunissait un couloir inondé de lumière par le vitrage quasi-total du mur donnant sur le jardin. On accédait par là au bloc opératoire, placé entre les deux pavillons. Il comportait deux salles d'opération, assez récemment équipées de scalytiques de plafond, mais qui étaient remarquables par leurs parois vitrées : ainsi les chirurgiens bénéficiaient de la proximité champêtre des pigeons qui venaient se poser sur le rebord des vitrages et paraissaient très intéressés par la chirurgie ! L'extrémité des branches de quelques beaux arbres venaient lécher les grandes vitres : le charme de ce cadre, inhabituel convenons-en, pour la pratique de la chirurgie, était réel ; il fit défaut à certains d'entre nous lorsque nous le quittâmes une dizaine d'années plus tard. Mise à part cette parenthèse bucolique, le service était assez vétuste et les conditions d'hospitalisation justifiaient que les plans d'un « nouveau bâtiment de chirurgie » soient déjà en gestation. Un second service de chirurgie, qui fut occupé d'abord par Henri Le Brigand, et ensuite par Claude Houdard, offrait un voisinage amical qui nous laissa d'agréables souvenirs.

Le premier abord de Jean Loygue ne fut pas, pour les jeunes internes que nous étions, sans être conforme à la réputation qui lui était alors faite, celle d'inspirer *eleos kai phobos*, la terreur et la crainte. Un visage régulier mais sévère, une tenue stricte, « tant à la ville qu'à la scène ! » que le nœud papillon qu'il ne quittait jamais égayait néanmoins quelque peu ; nous fumes prévenus que, nous concernant, cette tenue serait exigée continuellement sans faiblesse. L'emploi du temps nous fut indiqué avec précision, et faite la remarque qu'il constituait non une orientation, mais une obligation stricte : nous avions immédiatement compris que cela allait de soi ! Il apparut, dès les premiers jours, que cette discipline et cet ordre ne constituaient pas la contrainte féroce qu'une certaine rumeur publique hospitalière propageait volontiers, pourvu que la « règle » fut suivie et respectée de tous. Cette rigueur s'accommodait volontiers d'une certaine affabilité, et même, à l'usage, d'une affabilité certaine. Pour ce qui concernait les internes, la « mise en route » fut grandement facilitée par les deux assistants François Dubois qui est avec votre serviteur le seul ici présents de cette période toute ini-

tiale de la vie du service, et Maurice Soulier. Ils nous apprirent beaucoup, autant l'un que l'autre, palliant avec gentillesse et diplomatie les éventuels erreurs et manquements un peu inévitables et susceptibles d'attirer les foudres du maître, dispensées sans élévation de ton, mais dont l'expression de la voix et le regard bleu glacé avaient une efficacité évidente... À l'appui de Dubois et de Soulier s'ajoutaient, dans quelques tempêtes, la diplomatie et la bonté consolante d'Étienne Levy, le médecin réanimateur, que j'évoquerai à nouveau bientôt. Tout cela nous fit rapidement comprendre et goûter une mécanique de service rigoureuse mais finalement agréable dont je compris, pour ma part, que je souhaitais vivement la poursuivre au-delà des trois mois d'internat occasionnels que j'étais en train de vivre.

À cette période du début des années soixante, coexistaient encore, offertes aux internes, deux catégories de maîtres différents, bien qu'ils fussent parfois d'âge assez voisin :

- les uns restaient attachés à des pratiques anciennes, grevées d'une morbi-mortalité désolante ;
- les autres, heureusement les plus nombreux, avaient pris le virage propice à la réalisation d'une chirurgie minutieuse et bien réglée. Jean Loygue appartenait à cette catégorie. Il opérait « au bon rythme », calmement, dans le silence, avec peu d'instruments et des fils adaptés à une chirurgie fine. Le résultat était très habituellement une opération dont l'observateur, même s'il s'agissait d'un geste complexe, était surpris de ce qu'elle fut déjà terminée, laissant un champ opératoire parfaitement propre. Au-delà, toutes choses égales par ailleurs, les suites opératoires étaient simples. Un ami m'avait dit un jour : « *Tu verras, l'excellent chirurgien donne toujours l'impression que la chirurgie est facile, le chirurgien médiocre n'a que des malades difficiles* ». Aux mains de Jean Loygue, effectivement, la chirurgie semblait presque toujours facile : ainsi publia-t-il à cette tribune, en 1957, une série de 119 colectomies « idéales » consécutives sans complication aucune, témoins de résultats opératoires d'une qualité exceptionnelle. Après l'internat, je revins à Rothschild, et cette fois-ci le hasard n'y était pour rien, faisant attelage d'abord avec Gérard de La Vaisière. Puis l'équipe s'étoffa avec la venue de Claude Huguet qui permit, en particulier, l'avancée de performances en chirurgie hépatobiliaire, pancréatique et expérimentale.

Création du Centre de chirurgie digestive de l'hôpital Saint-Antoine

En 1969, se présenta pour le Patron, devenu professeur de séméiologie et clinique chirurgicale, l'opportunité d'occuper la chefferie d'un des deux grands services de chirurgie générale de l'hôpital Saint-Antoine. Avancée décisive pour Jean Loygue qui fonde « le Centre de chirurgie digestive de l'Hôpital Saint-Antoine » qui devient rapidement, sous l'impulsion d'un chef d'école à présent de très haut prestige, une grande Clinique chirurgicale universitaire, embrassant tous les aspects de la chirurgie digestive : œsophagienne, gastro-intestinale, colorectale surtout, mais aussi hépatobiliaire et pancréatique. En 1972, Roland Parc, venu dans le service pour y passer une année au titre d'Interne Médaille d'Or, séduira le Patron et ses adjoints, suffisamment pour obtenir un long contrat à durée indéterminée puisqu'il y était encore tout récemment chef de service !

Cette équipe déploiera une activité intense, comportant l'exécution des opérations les plus complexes. En particulier dans le cadre de la chirurgie colorectale, J. Loygue fit porter l'effort sur l'affinement de la conservation sphinctérienne après exérèse rectale qui, dans la carte proposée par le Chef et ses adjoints, devint une des grandes spécialités, de l'opération de Babcock, aux procédés d'anastomoses colorectales basses, puis d'anastomoses colo-anales. C'est aussi lui qui innova dans le domaine des anomalies de la statique rectale,

en particulier sous la forme de la rectopexie promontoriaire, et porta un intérêt particulier au traitement chirurgical de l'incontinence anale, spécialité à l'époque peu prisée ; il attira l'attention sur les bons résultats qui pouvaient être obtenus des réparations directes et des plasties sphinctériennes, pourvu qu'elles fussent exécutées minutieusement. De son côté, Claude Huguet développa le secteur de chirurgie hépatobiliaire et pancréatique. Ainsi furent réalisées dès le début des années 1970 des interventions complexes et innovantes. Saint-Antoine devint sous la direction d'un Patron prestigieux, un centre de référence mondialement connu, fréquenté assidûment par les jeunes chirurgiens étrangers venus y parfaire leur formation, de jeunes collègues algériens et marocains en particulier : J. Loygue sut établir avec eux des liens professionnels et amicaux durables, qui perdurent encore avec ses successeurs.

L'activité du service fut aussi rapidement remarquée par le secteur du traitement médico-chirurgical des complications postopératoires, s'adressant à des patients déjà opérés à plusieurs reprises. Leur salut éventuel dépendait certes des chirurgiens, mais surtout d'Étienne Levy. On ne saurait prononcer l'éloge de Jean Loygue sans y associer conjointement celui d'Étienne Levy, maître de Recherches à l'INSERM et médecin réanimateur du service. Dans ces années qu'il est un privilège d'avoir vécu, il fonda la réanimation chirurgicale digestive. Dans un dénuement technologique réel à l'époque, qu'il palliait par une inventivité prodigieuse, combien de vies sauva-t-il, jugées par la plupart définitivement compromises, mais que sa ténacité inlassable, liée à l'amour qu'il portait à ses malades, lui permettait de guérir. Étienne Levy, médecin d'une compétence inégalée dans sa discipline, grand humaniste, oh combien cultivé, véhiculait dans le service une philosophie souriante, désabusée en apparence, porteuse en réalité d'espoir et de confiance dans la vie, vertu qu'il insufflait en permanence à ceux pour et avec lesquels il travaillait. Combien, votre serviteur et bien d'autres, bénéficièrent à cette époque de l'influence rayonnante qu'exerçait, discrètement et avec humour, ce grand médecin. Aucun de ceux qui l'ont connu et qui sont ici aujourd'hui ne traverse de moments difficiles sans penser à lui et sans puiser à cette pensée un regain de ténacité, d'honnêteté et de courage. C'est le mérite de Jean Loygue d'avoir compris l'esprit novateur et soutenu le travail inlassable d'Étienne Levy dans la gestion des complications postopératoires graves, notamment les fistules digestives, et dans la remise en condition des malades souffrant de maladies inflammatoires du tube digestif, dont le traitement chirurgical était une des spécialités du service.

Jean Loygue est resté à la tête du Centre de chirurgie digestive de l'hôpital Saint-Antoine jusqu'en 1985, date à laquelle Rolland Parc lui succéda.

Sa carrière universitaire

La carrière universitaire de Jean Loygue eut à son début un déroulement classique. Il fut nommé professeur agrégé de chirurgie générale en 1958, et professeur titulaire en 1968. Il occupa la chaire de Séméiologie et clinique chirurgicale de la Faculté Saint-Antoine (Université Paris VI) jusqu'à la disparition « politique » des chaires en 1982. Il conserva son titre de professeur titulaire dont il gravit tous les échelons successifs. Mais deux avatars ont émaillé son parcours universitaire : le décanat d'une part, le Conseil national des Universités d'autre part.

Nous sommes plusieurs ici à avoir vécu le premier d'entre eux, car il s'inscrit dans le cadre de la période, que l'on a coutume de dire « troublée », de l'année 1968. C'était l'époque agitée de toutes les remises en cause, avec leurs corollaires inévitables : des réunions, hélas fréquentes, souvent très bruyantes, et au cours desquelles il fut rapidement remarqué que Jean Loygue s'exprimait peu, quelquefois pas du tout ! Il

arrivait alors que les protagonistes, à bout d'arguments et de salive, se tournent en désespoir de cause vers Loygue le discret. Il consentait alors à s'exprimer, comme à contrecœur : en deux ou trois phrases courtes, claires, qui résumaient intelligemment le problème en discussion, et proposait une conclusion simple et logique, à laquelle, à court délai, un ralliement quasi-unanime s'imposait. Quand vint, après plusieurs épisodes du même genre, le moment de choisir un doyen pour la Faculté naissante, la candidature de Jean Loygue s'imposa presque immédiatement. On la lui suggéra. Avec retenue, il l'accepta, et fut élu Doyen ! Il le resta de 1968 à 1974, et fit valoir à ce poste ses qualités de gestionnaire méthodique et de fin diplomate. Il fut à nouveau désigné à ce poste de 1977 à 1980. Jean Loygue est assurément celui des doyens les moins bavards qu'il m'ait été donné de connaître...

D'autre part, il fut élu au Comité consultatif des Universités - qui devint Conseil national des Universités - membre puis longtemps président, assurant à ce poste « sensible » une gestion globalement approuvée par les élus de la Sous-section de chirurgie générale. Il participa ainsi aux promotions d'un très grand nombre de chirurgiens universitaires, parisiens et provinciaux, dont plusieurs de ses élèves, et dont beaucoup sont encore en poste.

La relation des deux fonctions majeures de la vie universitaire de Jean Loygue a été faite, d'abord, pour mieux mettre à présent en exergue celle à laquelle il attachait la plus grande importance et consacra beaucoup de temps : l'enseignement des jeunes étudiants. Comme l'a si bien exprimé Michel Serres : « Rien ne remplace, dans le temps de terme long, donc en faveur d'une certaine espérance, le partage du savoir, qui se multiplie lorsqu'on l'offre. » Jean Loygue partageait son savoir avec les étudiants « au lit du malade », à l'occasion de visites auxquelles seuls des événements imprévus pouvaient le faire déroger. Ces visites, un peu solennelles, qu'aucun des externes ou des stagiaires concernés n'était autorisé à manquer, lui étaient l'occasion de prodiguer un enseignement de l'examen clinique, en même temps que le respect dû à son prochain malade. Il montrait l'importance de l'observation écrite, relatant les données recueillies par l'interrogatoire et l'examen méthodique, document indispensable à titre d'archives, mais aussi pour apprécier les qualités de raisonnement nécessaires à un bon diagnostic et à en tirer le traitement approprié. La lecture du document aboutissait, schématiquement, soit à ce que l'auteur fut complimé publiquement, soit à ce que son œuvre fut frappée d'opprobre par la déchirure transversale immédiate de sa première page ! Le monde a changé et ces pratiques sont devenues pour la plupart obsolètes ; elles sont néanmoins restées gravées dans les mémoires, étudiants ou non, de ceux qui les ont vécues.

Membre et président de Sociétés savantes

L'activité du chirurgien et celle de l'universitaire n'empêchèrent pas Jean Loygue de participer - dans des proportions de temps qu'il ne jugeait pas incompatibles avec le déroulement de ses obligations prioritaires - à l'activité des nombreuses sociétés savantes françaises et étrangères dont sa notoriété l'avait conduit à devenir membre. Je ne m'arrêterai que sur les deux d'entre elles qui eurent sa préférence :

- la Société nationale française de gastro-entérologie. Il fut l'un des chirurgiens à y participer assidûment, révélant ainsi aux membres médecins de cette Société que les chirurgiens n'étaient pas uniquement intéressés par l'acte opératoire ! Il participa ainsi à la création de ce que J.N. Maillard souhaitait que l'on nomme « Chirurgien gastro-entérologue ». Il fut président de la Société en 1980, entrant ainsi dans le cercle très restreint des chirurgiens appelés à présider « la Gastro » !
- évidemment, puisque c'est à cette tribune qu'il est au-

aujourd'hui honoré, Jean Loygue fréquenta l'Académie de chirurgie, avec régularité en particulier dans les années du postinternat car, à l'époque, l'absence aux séances de notre Compagnie - tous sagement assis sur les bancs inconfortables de la rue de Seine - était inconcevable pour qui prétendait devenir Chirurgien des Hôpitaux. Jean Loygue n'y manqua donc pas, et une fois nommé, devint membre de l'Académie, participa à ses travaux par des interventions nombreuses et pour certaines très remarquées. Enfin, en 1988, il fut président de l'Académie. Ses proches collaborateurs comprirent à quelques phrases prononcées avec sa pudeur naturelle combien il avait été heureux et flatté de cette distinction.

Citoyen actif

On sait aussi que Jean Loygue ne manqua pas d'honorer ses obligations de citoyen. Il fut membre du Conseil de perfectionnement du Service de santé des Armées. Dès 1981, il présida le Comité solidarité médicale qui fit opposition, avec succès, au projet gouvernemental de suppression du secteur privé hospitalier, prévu pour le 1er janvier 1982. Engagé dès lors dans la vie politique, il fut élu en 1983 Conseiller du XIIème arrondissement de Paris et réélu en 1989 et 1992. À ce titre il exerça diverses fonctions :

- conseiller délégué auprès de Jacques Chirac, alors maire de Paris, chargé des problèmes de la santé et des urgences médicales ;
- puis en 1989, maire-adjoint chargé des relations avec l'AP-HP, et donc à ce titre vice-président délégué du Conseil d'administration de l'AP-HP ;
- il représenta le Conseil de Paris au Conseil d'administration de l'Association Claude Bernard et à la Fondation de transfusion sanguine qu'il présidera de 1986 à 1991 ;
- conseiller régional d'île-de-France de 1986 à 1992, il fut aussi vice-président de la commission Santé-Logement.
- Sans supputer sur la hiérarchie que Jean Loygue attribua à l'ensemble de ses charges, on peut avancer que les fonctions politiques qu'il exerça dans les dernières années de sa vie active furent de celles auxquelles il se consacra avec l'intérêt le plus vif et il ne les quitta qu'à regret.

Ainsi, Jean Loygue justifia par les nombreuses et remarquables activités de sa vie publique les distinctions dont il fit l'objet. Il était titulaire notamment de la Croix de Guerre 1940-1945 et de la Médaille du Service de santé des Armées, Officier de la Légion d'Honneur, et Chevalier des Palmes Académiques.

Qui fut « l'homme » Jean Loygue ?

Mais, dans cette surabondance d'activités, presque toutes vouées - il faut le faire remarquer - au service d'autrui, quel fut l'homme, hors de ses tâches multiples ? Qui fut Jean Loygue ? Il ne paraît pas incongru de poser cette question tant, même pour ceux qui le connurent de près, ou crurent le connaître, furent grands le mystère, le secret, l'avarice des mots, l'impassibilité, bref « le côté sphinx » du personnage. D'aucuns ont pensé qu'ils étaient destinés « à renforcer l'ascendant de celui qu'anime une puissance intérieure » (J. de Savigny). D'autres, au contraire, ont attribué ce type de comportement à son refus, pour des raisons qui lui étaient propres, de laisser franchir le mur de sa vie personnelle, et de donner prise à l'interprétation et au commentaire public de sentiments et d'opinions qu'il estimait n'appartenir qu'à lui seul. Ainsi a-t-il pu laisser une image de grande austérité de manières et de sentiments. Un tel portrait a sa part de vérité. Mais il serait inexact et injuste de l'y réduire, et il faut aussi évoquer d'autres faces du personnage :

- ses amitiés partagées, d'abord. Sa vie durant, il vécut dans

un groupe d'amis, qu'on peut qualifier à juste titre, inséparables, puisqu'il exista quasiment depuis l'époque de l'internat jusqu'aux derniers jours : je veux évoquer particulièrement Michel Chartier, ici présent, Pierre Grenet, Jean Desarmenien, Louis Jourde et leurs épouses, avec lesquels Jean et Annie Loygue partagèrent leurs vacances et les temps de loisir que laissait la vie professionnelle des uns et des autres. Peut-être était-il difficile d'acquérir l'amitié de Jean Loygue, mais selon Michel Chartier, une fois acquise, elle était indéfectible ;

- sa vie culturelle, en particulier par son goût de la lecture, surtout des grands auteurs classiques de la littérature française, et des grands auteurs russes qu'il appréciait tout particulièrement.
- Ainsi eut-il des loisirs moins rares que les obligations de son comportement public auraient pu le faire imaginer. On peut évoquer là :
- ses plaisirs apaisants des fins de semaine passées avec son épouse, ses neveux et ses amis dans la maison de Fontaine le Port, en bord de Seine, face à la forêt de Fontainebleau, où il pouvait donner libre cours à son plaisir de jardiner ;
- son intérêt à voyager en groupe amical à la découverte de paysages étrangers et de cultures disparues ;
- pourquoi aussi passer sous silence une certaine pratique du sport, le ski en hiver et, surtout, la voile et la pêche, en Bretagne, dans le Morbihan, où il possédait une résidence estivale qu'avec son épouse ils appréciaient tout particulièrement.

Somme toute une vie aux occupations plus variées qu'il ne laissait paraître.

Je ne saurais terminer sans l'évocation de ce qui, dans la vie de Jean et d'Annie Loygue, a tenu une place majeure : celle de leur religion, catholique, dont ils eurent toujours la pratique très fervente, pour laquelle ils ont milité et qui les a portés à tout moment. Elle a soutenu Jean dans les moments si pénibles de la fin de vie d'Annie malade, moments pendant lesquels il eut un comportement admirable, assurément soutenu par sa foi.

Conclusion

Tel m'a paru Jean Loygue, figure charismatique de la chirurgie, universitaire et humaniste, d'une grande rigueur intellectuelle, animé du goût et de la volonté de « servir », auquel ont été et resteront voués admiration et respect.